

À Savoir

Qui sont les Yézidis ? Cette minorité religieuse qui parle le kurde est unique en son genre. Ni juive, ni chrétienne, ni musulmane, elle ne compte que 800 000 personnes dans le monde, dont la majorité, environ 600 000, vivait jusqu'ici en Irak.

La diaspora ? On a beaucoup entendu parler des Yézidis depuis que l'État islamique les a persécutés à partir de l'été 2014. Mais ceux-ci ont fui leur terre natale bien avant. On en trouve en Syrie, en Turquie, en Arménie, en Géorgie et en Azerbaïdjan. De là, certains ont émigré vers l'Europe, les États-Unis ou le Canada, souvent pour des raisons économiques.

En Belgique, ils seraient entre 3 500 et 5 000, la plupart à Liège.



Zerdest avec sa mère à Droxhe. La chambre est là où elle prie.

Les Yézidis (2)

- Liège abrite une importante communauté de Yézidis.
- "La Libre" part à sa découverte, avec l'un des leurs, Zerdest Agirman.
- Le Liégeois revient d'Irak où il a découvert la religion de ses ancêtres et où il s'est fait baptiser.



Le baptême du Liégeois.



Les Yézidis irakiens parlent le kurde, tout comme Zerdest.

Les Yézidis liégeois se

découvrent une identité

Reportage Christophe Lamfalussy (Texte) et Johanna de Tessières (Photos)
Envoyés spéciaux à Lalesh (Irak) et à Liège

Hésitant, Zerdest Agirman a suivi les pas des autres croyants. Autour de la tombe du cheikh Adi, le savant soufi enterré dans le site sacré de Lalesh en Irak, il a tourné trois fois, puis s'est incliné. Une immense émotion l'a envahi. Lui, le fils d'immigrés établis à Liège, venait d'accomplir l'acte le plus solennel que tout Yézidi doit honorer au cours de sa vie. "Lalesh, c'est un aboutissement", dit-il à la lueur des bougies qui éclairent faiblement la grotte où est enterré le saint homme. "J'ai vu, de mes yeux vu. Je peux témoigner à la communauté. Beaucoup disaient que c'était dangereux de venir ici. On a bravé cela malgré les obstacles."

Zerdest a beau porter un prénom kurde, une pointe d'accent liégeois se fait entendre. Secrétaire général du centre yézidi de Droxhe à 31 ans, il fait partie de cette communauté de 3 500 à 5 000 Yézidis qui habitent en Belgique. La plupart – près de 90 % – se sont installés à Liège à partir des années 90. Originaires de la région de Mardin en Turquie et plus précisément du village d'Agirman, la communauté a

Comme les Yézidis liégeois ne disposent pas de temple, ils prient dans leurs maisons.

grandi petit à petit, grâce au regroupement familial. Depuis 2014 s'ajoutent des réfugiés venus d'Irak, qui se sont établis dans la commune de Saint-Nicolas.

"Je suis arrivé en 1986 de Turquie", explique l'un des membres de la famille Agirman. "Nos prédecesseurs avaient vanté l'égalité qui existait en Belgique. Dans les années 80, une vingtaine de familles vivaient encore au village. Mais l'armée turque les menaçait. Alors nous sommes partis. Un seul Yézidi vit encore dans le village. Il a du mal à marcher."

Une branche de la famille de Zerdest s'est établie en Syrie, l'autre à Liège, où les Yézidis tiennent cinq magasins, dont le spécialiste des chichas de la Cité ardente. Comme la première vague de Yézidis est venue d'une région de Turquie fortement influencée par le PKK d'Abdullah Ocalan, le portrait du leader kurde a longtemps trôné dans le centre culturel de Droxhe, à côté du couple royal belge, mais il a été retiré récemment sous la pression des Kurdes irakiens qui ne se retrouvent pas du tout dans l'idéologie du PKK.

Cela dit, la principale activité du centre culturel est le jeu de cartes. "C'est la meilleure façon de rapprocher les générations", sourit Zerdest.

Zerdest est célibataire, habite dans la maison fami-

liale de Droxhe et travaille au service manutention de l'aéroport de Bierset. Il a cinq frères et une sœur. Leur maison est remplie de grigris protecteurs contre l'œil mauvais, mais c'est dans sa chambre que la mère de Zerdest a installé son lieu de prière.

Comme les Yézidis liégeois ne disposent pas de temple, ils prient dans leurs maisons.

La mère garde dans sa chambre un peu de terre sacrée de Lalesh (la boule de berat) et entrepose une pile impressionnante de matelas et de coussins, signes de bienveillance à l'égard des invités. "Je prie le soir avant d'aller dormir", assure-t-elle.

Les événements de 2014 ont été un électrochoc

Zerdest est revenu transformé de son séjour à Lalesh. Nous l'avons rencontré quelques semaines plus tard. "Cela a été une fierté d'aller là-bas", dit-il. "Dans mon imaginaire, la religion yézide, c'était Lalesh. J'ai été un des premiers jeunes à faire le pèlerinage. En rentrant, mes amis étaient curieux. Après m'avoir écouté, ils m'ont dit : tu nous as fait voyager."

Le Liégeois a grandi au rythme des fêtes yézidies, mais n'avait pas exploré leur spiritualité. Comme beaucoup d'autres, son identité s'est réveillée lorsqu'elles médias du monde entier ont commencé, à la

fin de l'été 2014, à parler du drame yézidi en Irak. Depuis, constate son cousin Bino, 24 ans, "je remarque une grande différence. Comme si Zerdest avait fait un accomplissement. Il connaît mieux sa religion. Il est moins 'ignorant'. Il sait comment marcher. On dit souvent que lorsqu'on sait d'où on vient, on sait où on va".

La jeune génération yézide de Belgique n'a jamais été accro aux traditions, et de moins en moins à l'obligation de se marier entre soi et entre cousins. Certains partent encore en Irak pour trouver avec qui se marier, mais d'autres cherchent l'âme sœur en Géorgie.

"Les jeunes sont très réceptifs", ajoute cet homme qui a le rang de "pîr" et donne cours de religion aux jeunes chaque mercredi soir. Cette émigration de Yézidis géorgiens est plus ancienne encore. Elle date de la Première Guerre mondiale, après le génocide des Arméniens et des Assyriens.

Les Yézidis caressent l'espérance que leur religion soit reconnue un jour en Europe. "Sous la voûte de la laïcité", précisent-ils. Ils ont le temps. Bien que les origines du yézidisme restent peu claires, son calendrier a 4 750 années de plus que le calendrier chrétien, 990 années de plus que le calendrier juif et à 5 329 années de plus que le calendrier musulman...

Une éternité.

→ Avec le soutien du Fonds pour le Journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles



JOHANNA DE TESSIERES

Quand le soleil se couche, la gardienne du temple prie alors vers la lumière du flambeau.

Une prière face au soleil

Comme dans toutes les religions, les Yézidis célèbrent au cours de l'année différentes fêtes religieuses, dont certaines s'inspirent de l'islam, du christianisme ou du mithraïsme.

Le premier jeudi du mois de février, ils fêtent une sorte de Père Noël, Khidr Ilyas, dont on pense qu'il vient rendre visite à chaque famille pour lui souhaiter le meilleur. À cette occasion, les croyants préparent une pâte faite d'amandes, de pois chiches et de fruits secs qu'on fait griller et qu'on arrose avec du jus de raisin.

Le sanctuaire de Khidr Ilyas se trouve tout près de Baadre, la ville où vit l'élite des Yézidis, côtoyant quelques familles musulmanes.

Un temple financé par l'Etat irakien

C'est la gardienne, une femme qui a le rang de "pîr", qui accueille Zerdest, un Yézidi venu de Liège, alors que le soleil commence à se coucher. Le fidèle dépose quelques dinars dans une corbeille, puis entre dans une pièce presque nue, ornée d'une photo de l'ancienne gardienne et d'une horloge. Sur un fil pendent des tissus soyeux et colorés dont les fidèles nouent et dénouent les bouts en guise de vœux.

L'Etat irakien a financé la construction de cette nouvelle pièce, sur le site d'un ancien temple. Tout est sobre et monastique. La gardienne nous explique que des bougies doivent être allumées du mardi soir jusqu'au jeudi matin, car le mercredi (tout comme le vendredi) est un jour saint pour les Yézidis. La lumière de la bougie symbolise l'incarnation du soleil sur terre.

Trois fois par jour, pour les plus croyants

Les Yézidis n'ont pas de prière commune comme les chrétiens. Ils sont libres de prier quand ils veulent et où ils veulent. En général, les plus croyants prient trois fois par jour, matin, midi et soir, face au soleil.

La "pîr" allume des bouts de corde enduits de cire ("avec des allumettes, le briquet porte malheur", dit-elle) et entre dans le

jardin, dans une niche sans toit. Elle prie dans une douce incantation pour son Dieu unique, "qu'il protège les Yézidis et les peuples du monde". "Au début de la prière", explique-t-elle, "je me suis dirigée vers le soleil couchant. La seconde prière se déroule face à la lumière des bougies. J'ai prié jusqu'au moment où les mèches se sont éteintes."

Une religion préislamique, imprégnée d'autres traditions

Malgré les persécutions et l'exil, ces Yézidis-là ont décidé de rester en Irak pour perpétuer les traditions d'une religion milénaire et préislamique. Minoritaires dans une région majoritairement musulmane, ils ont réussi à préserver leurs traditions en dépit du dénigrement. Certains sunnites les considèrent comme des "adorateurs du diable" parce qu'ils vénèrent sept anges, dont l'un d'eux, le plus puissant, l'Ange paon Taous Malek, serait l'incarnation du diable.

Les Yézidis et la plupart des experts démentent cette interprétation. Au contraire, pour eux, Dieu a créé le monde. L'Ange paon n'est pas le Dieu en lequel les Yézidis croient mais son émanation bienveillante. Les sept anges sont là pour le protéger.

"Il n'y a pas un Dieu et un diable"

"Ce qui différencie les Yézidis des autres religions", explique l'historien Mero Khudeada, "c'est qu'il n'y a pas deux forces. Il n'y a pas un Dieu et un diable. Il n'y a qu'une force de Dieu. Du reste, Taous Malek veut dire littéralement 'ange lumière' et il est représenté par un oiseau, le même symbole vénéré autrefois par les Grecs, les Romains et les Daces".

C'est pourquoi le yézidisme est considéré comme une religion synchrétique, qui s'est inspirée d'autres rites comme le baptême (christianisme), le jeûne (islam, christianisme) et plus anciens encore, l'adoration du soleil (zoroastrisme) ou le sacrifice du taureau (mithraïsme).

Christophe Lamfalussy (à Baadre, Irak)

Une semaine dans une famille yézidie

Vivre dans une famille yézidie, c'est d'abord accepter sa condition d'invité. Pas question de ramener une assiette à la cuisine, ni encore moins d'aller se servir dans le frigo.

Dans cette famille qui nous accueille pour une semaine à Maqata (Irak), la cuisine est le territoire des femmes. Nous dormons dans le salon, dont les canapés ont été repoussés sur les côtés pour allonger au sol les matelas et autant de couvertures que nous le souhaitons.

La maison basse comporte une cour intérieure, qui offre une ombre salutaire en été tandis que notre hôte, Shakir, y range sa voiture tous les soirs. Dans un coin, s'empilent des sacs de graines, qui attendent le printemps pour être replantées. Shakir Simo Exirto a cinq enfants, trois filles et deux garçons. Il est le propriétaire d'un troupeau de moutons qui paissent de l'autre côté de la voie rapide qui jouxte la bourgade. L'un de ses frères est couturier à deux rues de là. Un autre vit en Suisse où il a ouvert un Döner Kebab.

Sa femme est la première à se lever le matin. Elle sort de la maison à pas de pantoufles et va prier devant le soleil levant. Puis la maîtresse de maison se met à préparer le petit-déjeuner. Du très solide : œufs sur le plat, fromage en lamelles, aubergines cuites, beurre de cacahuète, pain pita, le tout arrosé d'un thé sucré.

Chacun vaque à ses occupations dans la journée, selon les règles traditionnelles de la société moyen-orientale. Les femmes râclent la cour avec de l'eau, font la lessive, brossent sans arrêt tandis que les hommes s'esquivent en ville ou dans les champs. Et le soir, c'est à nouveau le banquet. Une nappe en plastique est posée sur le sol. Puis rapidement les femmes déposent les plats, ustensiles, assiettes et canettes de soda.

Puisqu'il y a des invités, c'est particulièrement abondant. Un agneau a été sacrifié. Ses parties, jusqu'à la cervelle, sont servies sur une montagne de riz. Des tomates entières ont été cuites au barbecue. Des plats disposent des piments trempés dans une sauce tomate vinaigrée et une salade de tomates et de concombres finement coupés. Les hommes et leurs invités mangent en premier lieu – sans dédaigner une bière et un verre de whisky acheté dans le magasin d'alcool du village. Ensuite, les femmes recomposent des plats avec les restes – et enfin, elles mangent.

Ch. Ly.